

NOTICE

SUR

LE DOCTEUR VICTOR BALLY

Membre de la Société archéologique de Sens

Le vendredi, 4 juin 1847, le Congrès archéologique de France qui avait choisi la ville de Sens pour y tenir sa 14^e session, s'était livré, sous la direction de M. de Caumont, fondateur de la Société française pour la conservation des Monuments historiques, à une excursion ayant pour but d'examiner les portes, la tour du donjon et l'église de Villeneuve-le-Roi dont l'origine remonte au 13^e siècle.

Après les fatigues d'une journée fructueusement employée pour la science, les personnes qui avaient pris part à cette excursion se disposaient à retourner à Sens, « lorsque, guidées par M. le Maire de Villeneuve-le-Roi, « elles arrivèrent dans un jardin escarpé en labyrinthe, « dominant une maison de plaisance dit de *la Butte*. Au « détour d'un sentier, dans un ancien four à chaux converti en une charmante salle de verdure, elles furent « agréablement surprises à la vue d'une table abondamment couverte d'une excellente collation et dont *M. le*

« D^r Bally, environné de sa famille, leur fit gracieusement
« les honneurs.

« Mais (ajoute M. Vignon dans le compte rendu qu'il
« fut chargé de faire de cette excursion) une hospitalité
« si bienveillante ne pouvait nous retenir toujours, il
« fallait partir. Alors, M. l'abbé Crosnier, avec un bon-
« heur d'expression que je renonce à rendre, porte un
« toast de remerciements à notre hôte vénérable, *un des*
« *patriarches de la médecine, dont le dévouement célèbre*
« *à l'humanité et à la science suffit pour immortaliser un*
« *homme de bien et de savoir !... »*

Ce peu de mots, messieurs, renferme un éloge bien digne pour la personne à laquelle ils s'appliquaient. Aujourd'hui, M. Bally n'est plus, mais beaucoup d'entre nous se rappellent encore sa figure douce et grave, ses manières affables, ses rapports bienveillants. Il était membre de la Société archéologique de Sens, et à ce titre, j'ai pensé que la lecture des documents que je possède sur les différentes phases de son existence ne serait pas sans vous offrir un certain intérêt.

Le D^r Victor Bally naquit le 2 avril 1775 à Beaurepaire, en Dauphiné. Elevé au collège de Grenoble où il se fit distinguer par son intelligence précoce et par son ardeur au travail, il avait terminé ses études à l'âge de 14 ans.

En 92, à cette époque où 80,000 Prussiens avant-garde de la coalition formée contre nous par l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, s'apprêtaient sous les ordres du duc de Brunswick à envahir notre territoire, l'Assemblée législative confiante dans le dévouement des populations pour la défense du pays, venait de déclarer

la patrie en danger. Cet appel, d'un bout de la France à l'autre, avait, comme une étincelle électrique, enflammé tous les cœurs ; la jeunesse demandait des armes, et partout, les municipalités se tenaient en permanence pour recevoir les enrôlements.

Bally voulut se joindre aux bandes de volontaires qui se rendaient à la frontière des Alpes, mais la faiblesse de sa constitution s'opposa à l'exécution de ce projet. Cet obstacle ne le rebuta point ; il savait que l'on peut encore servir son pays autrement que par les armes, et c'est à l'une de ces professions qui semblent résumer dans leur pratique tout ce que l'œuvre de l'humanité peut inspirer d'abnégation et de dévouement, c'est à la médecine qu'il vint demander les moyens de satisfaire aux nobles aspirations de son cœur. Il entra en qualité d'élève à l'hôpital militaire de Grenoble, et bientôt, sur ce même champ de bataille où il ne lui avait pas été permis d'agir comme soldat, il prodigua ses soins, en qualité de chirurgien-major aux blessés, vainqueurs ou vaincus, sans distinction de nationalité. Au bout de 4 ans, il obtint un congé et se fit recevoir à Montpellier docteur en médecine. Il avait 19 ans à peine....

A partir de cette époque, Bally fut employé à l'armée d'Italie et assista le 14 juin 1800 à cette triple bataille de Marengo où la victoire un moment infidèle fut ramenée sous nos drapeaux par le valeureux Desaix qui paya de sa vie son éclatant succès.

Attaché ensuite comme médecin aux hôpitaux d'Antibes et de Toulon, il fut dirigé de cette dernière ville sur l'armée d'Espagne et fut investi des fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Valladolid.

Un peu plus tard, il est envoyé en Portugal et attaché comme médecin en chef au corps d'armée du général Leclerc, beau-frère du premier consul. Bally allait avoir bientôt une occasion nouvelle d'exercer son dévouement.

Parmi les colonies restituées à la France par le traité d'Amiens, la plus importante, Saint-Domingue, avait cherché à s'affranchir du joug de la métropole pour se constituer en état indépendant. Le premier consul Bonaparte, pour ramener Haïti à l'obéissance, envoya 30,000 hommes sous le commandement du général Leclerc. Bally s'embarqua avec le corps d'expédition et fut placé à la tête du service de santé civile et militaire de cette belle colonie. Il était alors âgé de 27 ans.

Personne n'ignore la triste issue de cette expédition. Après quelques succès, l'armée française fut littéralement exterminée par la fièvre jaune. Le général Leclerc lui-même, succomba. « Quant à Bally, fixé au quartier « général, il s'y était réservé d'une manière absolue la « direction de l'hôpital affecté au traitement du vomito. « Il en faisait une étude chimique approfondie, et, de « l'atmosphère pestilentielle des salles il passait, sans « transition, dans celle de l'amphithéâtre où, pendant « des matinées entières et sous ce ciel brûlant, il interrogeait la dépouille des morts pour saisir les causes « du fléau qu'il était destiné à revoir plus tard en Europe.» (*Extrait de la Gazette du Midi*).

Après la capitulation de notre armée, Bally resta quelque temps prisonnier des Anglais à la Jamaïque, puis ayant été mis en liberté sur parole, il revint en France par la Hollande, après avoir visité successive-

ment la Havane et les Etats-Unis, dans le seul but de poursuivre dans ces contrées ses études de la fièvre jaune.

En 1805, à l'occasion de la nouvelle apparition de cette maladie en Europe, il fit partie avec les D^{rs} Desgenette et Duménil, d'une commission envoyée en Espagne par le gouvernement français pour rechercher l'origine exotique et locale de ce fléau. Il employa près de six mois à visiter les différentes localités comprises entre Barcelone et Cadix, et ce fut après avoir rempli cette mission que de retour en France, il donna sa démission de son grade dans l'armée pour rentrer dans la vie civile. Son âge (31 ans environ) et son amour du travail ne lui permettaient pas de rester inactif, et c'est alors qu'il composa son traité de la fièvre jaune, ouvrage qui lui assura tout d'abord une place distinguée parmi ses collègues.

D'autres occupations plus modestes, mais non moins utiles, s'ajoutèrent encore pour remplir ses loisirs. L'opinion publique réclamait depuis longtemps de nombreuses réformes dans les méthodes si défectueuses suivies à cette époque pour l'enseignement primaire.

Le D^r Bally était sympathique à l'enfance, comme tous les esprits sérieux, il comprenait l'influence que peut exercer sur l'avenir des classes laborieuses une éducation bien dirigée, et ses idées, à cet égard, étaient trop bien connues pour qu'une place ne lui fut pas réservée dans les différentes commissions qui allaient avoir à s'occuper des réformes projetées. Aussi, voyons-nous son nom figurer sur la première liste du Conseil d'administration de la Société fondée en juin 1815 pour l'ins-

truction élémentaire. Il fit partie des Comités créés pour la publication des bulletins, pour l'inspection des livres et des maîtres. En 1834 il fut élu Vice-Président de cette Société, puis Secrétaire en 1835.

C'est lui qui fut chargé d'organiser la première école d'enseignement mutuel, fondée à Paris, rue de Popincourt, par les soins et aux frais de cette même société, dans un local mis pour cet objet à sa disposition par M. le comte Chabrol, préfet de la Seine (arrêté du 26 septembre 1815). C'est dans le salon même de M. Bally que furent exercés et formés les premiers moniteurs de l'école et le 19 février 1816, il présentait à l'assemblée générale un rapport dans lequel il rendait compte des résultats obtenus dès le principe par l'application de la méthode mutuelle dans l'école Popincourt :

« En visitant (disait-il) l'enceinte que vous avez consacrée à un genre de bienfaisance si bien entendu, l'ami de l'humanité sent épanouir son cœur. Il sourit de voir que tout s'y passe avec harmonie, que tout s'y exécute avec hilarité. Il est heureux d'apprendre qu'on ait enfin trouvé le secret de diriger une jeunesse turbulente, sans lui infliger des peines corporelles. Il cherche, et ne trouve pas ces disciplines qui ne semblent destinées qu'à déchirer les membres délicats de l'enfant : chez vous, l'âme n'est point contristée par l'accent de la douleur : tout y respire la paix, la satisfaction, parce que tout y est calculé sur les besoins du jeune âge. Si vous voulez avoir la solution de ce problème important, elle se trouve dans l'emploi de deux grands mobiles, l'espoir des récompenses

« justement distribuées et là crainte de ne point les
« mériter, ou celle du blâme, plus pénible encore: elle
« se trouve aussi dans l'art de faire passer rapidement
« les élèves d'un objet à l'autre, sans les forcer à une
« trop longue contention qui finit par altérer les facultés
« morales et physiques. »

Nous lui devons encore le guide de l'enseignement mutuel qu'il composa de 1816 à 1818, ainsi que les premiers tableaux de la grammaire française employés dans les écoles mutuelles, et un certain nombre d'articles importants sur l'éducation physique des enfants, sur l'utilité de la gymnastique et ses heureux effets pour les écoles, sur les divers modes d'enseignement considérés sous le rapport de la santé des enfants.

Enfin, après la mort du respectable abbé Gaultier, c'est le docteur Bally qui fut choisi pour le remplacer au Conseil d'instruction formé à la préfecture de la Seine.

Mais le moment allait arriver où le docteur Bally devait s'arracher à ces douces et paisibles occupations pour faire preuve une fois encore de son dévouement.

La fièvre jaune venait de se déclarer à Barcelone. L'émigration provoquée par la peur était devenue si considérable que sur une population de 150,000 âmes il ne resta dans cette ville que 80,000, d'autres vont jusqu'à dire 50,000 habitants. Il mourut jusqu'à 500 personnes par jour, et en moins de quatre mois, on évalue la perte totale à 22,000 individus. Des mesures étaient à prendre pour préserver de la contagion nos provinces du Midi, et une commission médicale fut nommée par le

gouvernement français pour recueillir et lui transmettre les renseignements dont il avait besoin à cet effet. Au nombre des membres qui composaient cette commission furent compris le docteur Bally, qui s'adjoignit son vieil ami le docteur François, son compagnon aux armées d'Espagne et de saint Domingue, et le docteur Pariset qui fit choix pour adjoint du jeune docteur Mazet.

Cette commission arrivée à Barcelone le 9 octobre dans la soirée entra immédiatement en fonctions. Pariset fut chargé de la correspondance et de la rédaction des documents ; Bally et François, hommes d'action, eurent en partage les visites à l'hôpital et en ville. Quant à Mazet on lui avait prescrit un repos de quelques jours. Mais ne tenant aucun compte de cette défense, (dit un extrait de la Gazette du Midi) il vit un malade le 11, c'est-à-dire le surlendemain de son arrivée, sentit à la seconde visite une bouffée miasmatique le pénétrer pendant qu'il examinait de très-près le fond de la gorge de son malade, s'alita le 12 et mourut le 22 avec le vomissement noir, au milieu d'un délire épouvantable. Bally ne le perdit pas de vue un seul instant pendant sa maladie et le soigna avec la plus grande affection, le prenant à bras le corps pour le remettre en place lorsque celui-ci, dans son délire, s'échappait de son lit.

Le 24, deux jours après la mort de Mazet, le docteur Bally fut atteint lui-même de la fièvre jaune et resta huit jours en danger de mort ; mais une sueur extraordinaire qui se prononça chez lui au moment le plus critique lui sauva la vie. Cette sueur dura six jours. Elle était ruisselante ; un malheureux domestique français dont la besogne consistait à changer le malade de linge,

toutes les heures, fut emporté en une seule nuit, après avoir offert les symptômes les plus redoutables du fléau. (Extrait de la Gazette du Midi, mois de mai 1866.)

La convalescence de Bally fut pénible et entravée surtout par son dévouement, car à peine pût-il se tenir debout, et avant même que son estomac eut repris ses fonctions normales, il voulut, poussé par l'énergie qui le caractérisait, retourner dans les hôpitaux et reprendre ses recherches cadavériques. En vain le fléau destructeur entassait autour de lui victimes sur victimes, toujours calme dans ces foyers d'infection, rien ne pouvait l'arrêter, aucune crainte n'avait prise sur son cœur, il semblait qu'étonnée de l'audace et de l'énergie de cet homme, la mort, au milieu même de ses sinistres conquêtes, reculait devant lui.

Enfin dans le courant de novembre, la Commission médicale, ayant terminé ses travaux, revint à Paris où elle fut accueillie avec un véritable enthousiasme. La mission de Barcelone fut mise au concours par l'Académie française, et ce fut Delphine Gay (M^{me} de Girardin) dont le poème fut couronné. La sculpture, la peinture, la musique se montrèrent aussi reconnaissantes que la poésie, et le docteur Bally si modeste, et habituellement si heureux de cacher sa vie, dut se résigner, dit un auteur contemporain, à entendre son nom au théâtre et dans les chants populaires, à le lire dans les poètes et dans les historiens.

Je ne saurais non plus passer sous silence le moyen aussi touchant qu'ingénieux qui fut employé par la Société pour l'instruction élémentaire, pour témoigner au Dr Bally l'estime et l'admiration que lui avait causé son

noble dévouement ; dans sa séance du 16 janvier 1822 et sur la proposition d'une commission composée de M. de Gerando, de Lasteyrie, de Jomard et Francœur, le Conseil adopta un tableau de lecture où se trouvait exposée la conduite des médecins français. Ce tableau, dit M. de Gerando, rapporteur, n'est que l'exposition simple et fidèle de ce qui s'est passé à Barcelone, car il est des choses qui ne peuvent être mieux louées qu'en se bornant à les raconter. Ce sera aussi une sorte de médaille, une médaille animée, vivante, mais dont l'empreinte sera gravée dans les âmes. La voix des petits enfants répétera cet admirable récit, et en perpétuera le souvenir dans nos moindres villages... Comme une semence féconde, il y excitera l'émulation pour les actions généreuses.

Le gouvernement français et le gouvernement espagnol voulurent également payer leur dette de reconnaissance, et le D^r Bally fut décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, du grand cordon de saint Nicolas et des ordres de saint Ferdinand et de Charles d'Espagne. Il fut nommé successivement président de l'Académie de médecine, membre du Conseil supérieur de santé du royaume, médecin en chef de l'hospice de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu. Enfin le 22 février 1822, un projet de loi fut présenté au nom du roi, à la Chambre des députés, pour faire allouer à chaque membre de la Commission et à la mère de l'infortuné Mazet une pension viagère de 2,000 francs. Plus tard, le D^r Bally fut chargé de rédiger le programme des mesures sanitaires demandé par Mehemet-Ali au Conseil supérieur de santé de France, à l'époque

où le choléra menaçait l'Égypte de son invasion.

Enfin, lors de l'apparition de ce fléau à Paris, en 1832, on lui confia le service des salles des cholériques à l'Hôtel-Dieu. Dans cette lugubre période qui dura depuis le mois de mars 1832 jusqu'au mois de janvier 1833, Bally s'acquitta de ses pénibles fonctions avec le zèle et le dévouement dont il avait fait preuve à Saint-Domingue et à Barcelone.

En 1839, le D^r Bally, comblé d'honneurs, quittait la capitale pour habiter sa propriété de la Butte, près Villeneuve-sur-Yonne; toutefois, il n'abandonna pas ses nombreuses relations avec les sociétés savantes dont il faisait partie.

Il assista en septembre 1846 au Congrès scientifique de Marseille où il fut élu président de la section de médecine. Il fut nommé président général du Congrès tenu à Tours en 1847 et vice-président de celui qui eut lieu à Grenoble en 1858. Ces distinctions témoignent suffisamment de la haute estime que l'on faisait de son mérite.

Accueilli avec la plus franche cordialité par M. Bally lors de mon installation à Villeneuve-le-Roi, j'allais souvent le voir dans la retraite qu'il s'était choisie. Il y vivait de l'existence du sage, entouré des soins d'une épouse chérie, partageant ses loisirs entre la lecture des philosophes grecs, ses auteurs favoris, et l'étude de la botanique, lorsqu'un accident affreux vint plonger sa vieillesse dans le deuil et détruire à jamais le bonheur dont il jouissait.

Un chien de garde de forte taille et d'une nature dan-

gereuse s'élança sur M^{me} Bally, dans sa propriété de la Butte, la terrasse et lui déchira horriblement les jambes. Elle succomba après 25 ou 30 jours de souffrances !

A partir de ce moment, une mélancolie profonde s'empara du Dr Bally ; son énergie voulut encore lutter, mais sa douleur était de celles qui, lorsqu'elles ont mordu au cœur, s'y attachent et le rongent jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre.

Cédant aux sollicitations de sa famille qui avait espéré qu'en l'éloignant des lieux qui lui rappelaient chaque jour l'horrible catastrophe dont M^{me} Bally avait été victime, le temps apporterait un adoucissement plus facile aux souffrances morales qu'il endurait, le Dr Bally quitta en novembre 1865 sa propriété de la Butte pour aller vivre à Salon ; mais arrivé dans cette ville, sa santé déclina rapidement. Peut-être cet exil volontaire, au lieu d'apporter un soulagement à ses peines, ne fit-il qu'ajouter à l'amertume de ses regrets. C'est qu'en effet, cette paisible retraite qu'il venait de quitter, si elle ravivait dans son âme de cruels souvenirs, lui rappelait aussi que c'était dans cette solitude auprès d'une épouse tendrement aimée qu'il avait passé les plus douces années de sa vie.

La perte de cette épouse, l'exil auquel il s'était résigné loin des lieux où tout lui parlait d'elle, c'était trop à la fois pour notre pauvre Bally, et cinq mois après son arrivée à Salon, le 21 avril 1866, il rendait sa belle âme aux mains de son Créateur....

Lorsqu'en 1822, M. de Gerando, au nom de la commission dont il était le rapporteur, présentait au Conseil

d'instruction formé à la préfecture de la Seine, le tableau de lecture destiné à retracer le dévouement du Dr Bally et de ses collègues à Barcelone, il terminait son rapport en s'excusant de n'avoir peut-être pas su se défendre d'un juste orgueil en voyant au nombre des membres qui composaient ce Conseil, l'un de ces hommes intrépides qui n'avaient pas craint d'exposer leur vie pour prodiguer leurs soins aux malheureux atteints par le fléau pestilentiel qui désolait cette ville.

Qu'il nous soit permis, Messieurs, de partager ce légitime orgueil, car, nous aussi, nous avons compté le Dr Bally au nombre des membres de notre Société.

Mais je m'arrête ; aussi bien, pourrais-je craindre d'avoir, par la longueur de cette notice, abusé de votre bienveillante attention.

Toutefois, si, dominé par le souvenir des relations affectueuses qui m'unissaient à notre ancien collègue, je me suis laissé entraîner, trop complaisamment peut-être, au delà des limites dans lesquelles j'aurais dû me renfermer, du moins, ai-je la conviction, dans le tribut d'éloges que j'ai cru devoir payer à sa mémoire, d'avoir été l'interprète des sentiments que ne pouvait manquer de susciter dans vos cœurs le récit d'une existence aussi noblement remplie au service de l'humanité.

BRISSAUD.